



DANIEL POLIQUIN

L'HOMME DE PAILLE

roman

Extrait de la publication



Boréal

L'HOMME DE PAILLE

DU MÊME AUTEUR

CEUVRES

Temps pascal, roman, Montréal, Tisseyre, 1982.

Nouvelles de la capitale, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique, 1987.

L'Obomsawin, roman, Sudbury, Prise de parole, 1987.

Visions de Jude, roman, Montréal, Québec/Amérique, 1990.

L'Écureuil noir, roman, Montréal, Boréal, 1994.

Le Canon des Gobelins, nouvelles, Ottawa, Le Nordir, 1995.

Samuel Hearne. Le marcheur de l'Arctique, roman pour la jeunesse, Montréal, XYZ, 1995.

TRADUCTIONS

Pic de Jack Kerouac, Montréal et Paris, Québec/Amérique et La Table ronde, 1987.

Avant la route de Jack Kerouac, Montréal et Paris, Québec/Amérique et La Table ronde, 1990.

Le Vieil homme, la Femme et l'Enfant de W. O. Mitchell, Montréal, Québec/Amérique, 1991.

Monsieur Vogel de Matt Cohen, Montréal, XYZ, 1992.

Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem pour un pays divisé de Mordecai Richler, Candiac, Balzac, 1992.

Les Mémoires barbelées de Matt Cohen, Montréal, Quinze, 1993.

Le Récit de voyage en Nouvelle France de l'abbé peintre Hugues Pommier de Douglas Glover, Québec, L'Instant même, 1994.

Le Rédempteur de Douglas Glover, Québec, L'Instant même, 1995.

Trotsky de Matt Cohen, Québec, L'Instant même, 1996.

Daniel Poliquin

L'HOMME DE PAILLE

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada, ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

L'auteur tient à exprimer sa reconnaissance au Conseil des Arts du Canada et au Conseil des Arts de l'Ontario qui ont bien voulu le soutenir dans sa tâche.

© Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1998
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Poliquin, Daniel

L'Homme de paille

ISBN 2-89052-891-X

I. Titre.

PS8581.O285H65	1998	C843'.54	C97-941603-5
PS9581.O285H65	1998		
PQ3919.2.P64H65	1998		

*En Roger Le Moine, je salue tous les érudits
qui ont fait ce livre sans le savoir.*

LIVRE PREMIER

L'homme de paille

On dirait un soleil blanc de froid.

Chapeau rond à larges bords, visage pâissant de jeûne, ample costume de Pierrot, le petit homme au sourire noir bonimente avec abondance : Approchez, mesdames et messieurs, approchez ! On joue ce soir *La Double Inconstance* au palais du vice-roi de Nouvelle France !

C'est Barnabé, l'écrivain de la troupe, qui s'époumone ainsi. Lui qui ne sait pas écrire trois mots sans faire quatre fautes, il se dit auteur depuis le jour où il a acheté à un notaire ambulante une écritoire, trois plumes d'oie et un encrier presque plein. Ses collègues ont eu beau ricaner, il s'est convaincu qu'un théâtre sans écrivain n'est pas un vrai théâtre, et que si la guerre n'avait pas tant raréfié le papier, il aurait des choses à écrire. Ce n'est qu'une question de papier, qu'il dit.

Il a d'autres talents : jongler, chanter, jouer la comédie et la pantomime. Il serait même tragédien si ses camarades étaient plus doués. C'est lui aussi qui incarne Pierrot dans les farces italiennes que la troupe monte les jours maigres. C'est-à-dire tous les jours. Il aime surtout faire le bonimenteur. Approchez, approchez !...

Je l'admire, mais c'est parce que je suis le dernier arrivé ici. La guerre a ouvert la porte de l'école buissonnière au séminariste que j'étais. Souffleur, je rêve d'être souffleur.

Personne n'écoute Barnabé. Celle que le public appelle Colombine, et que les comédiens nomment entre eux la Jéricho, se farde pour la quatrième fois aujourd'hui. Le directeur de la troupe, maître Auguste, qui incarne le docteur de Bologne au théâtre, lave la seule chemise qui lui reste au lieu d'avaler des sabres. Bernard le montreur d'ours fait braiser le chat dont il soupera avec son animal, Télémaque, lui qui dort dans ses chaînes en ce moment pour tromper sa faim. Ignace joue aux dés sur un tambour avec Blaise Corolère, le bourreau du pays. Ignace rêve d'incarner le Malade imaginaire, mais il n'est pour l'instant qu'un Pantalon mangeur de coups de pied au cul ; Blaise rêve de rendre service à la troupe avec son don pour le dessin afin d'avoir l'air moins bourreau.

— Ne te fatigue pas, tu sais bien qu'il ne viendra personne, lui dit Auguste. Les bombardements ont fait fuir tout le monde. Surtout le beau monde.

Barnabé continue comme s'il n'avait pas entendu. Car il s'est fait accroire que s'il exerce consciencieusement son métier tous les jours, ses vœux les plus inavouables seront exaucés : l'armée anglaise va décamper, il y aura de quoi manger en ville, le public redeviendra généreux, et la troupe aura enfin les moyens de s'embarquer pour l'Europe, le plus grand des continents, où les princes rivalisent de zèle pour renter les talents comme le sien. Prendre ses idées pour des réalités est la première qualité d'un écrivain, Barnabé me l'a dit. Approchez, approchez...

Alors on le laisse faire. À quoi bon lui rappeler que l'auteur de la pièce qu'il annonce, cette Marie Vault, n'est même pas connue du gouverneur général, un marquis pourtant vieux et riche qui a même déjà été à Paris. À quoi bon lui dire qu'il manque la moitié des pages au texte que maître Auguste a acheté à un officier du régiment de Guyenne et qu'on ne saura

donc jamais si la pièce est une comédie ou une tragédie. Si au moins on pouvait reprendre *Scapin*, on aurait peut-être une chance de se refaire les poches. Mais pour ça, il faudrait remplacer le Capitan.

On n'a jamais su son vrai nom à celui-là. On l'appelait le Capitan, mais il préférait se faire appeler Scapin, plaisir qu'on lui refusait parce que c'était un personnage infect. On le déteste tout de même un peu moins ces jours-ci. La troupe jouait *Scapin* justement quand il a eu la tête arrachée par un boulet anglais, au moment même où il allait recueillir les applaudissements bruyants des six personnes qui composaient l'auditoire ce soir-là. C'était lui qui avait tenu à être seul en scène : il avait très bien joué de son propre aveu et ne voulait partager sa gloire avec personne. Ses collègues avaient ronchonné devant la fatuité de ce médiocre qui avait toutes les misères du monde à jouer sobre et à qui il fallait souffler les trois quarts de ses répliques. Mais quand ils ont vu sa tête éclater, ils lui ont pardonné beaucoup de choses.

C'est une bien grande perte. Dire qu'on répétait cette pièce depuis le printemps, bien avant que la flotte anglaise n'apparaisse sur le fleuve. Le boulet a rendu le décor inutilisable, et les spectateurs, qui sont rentrés chez eux furieux à cause du sang et de la cervelle du Capitan sur leurs beaux vêtements, c'étaient les seuls payants de la capitale ; les autres entrent moyennant un sac de noix, un morceau de pain sec ; quelquefois rien, mais on les laisse entrer quand même pour créer une illusion de foule. C'est moins décourageant comme ça.

Et comme si un malheur ne suffisait pas, on n'a pas pu le remplacer non plus dans les pantomimes où il faisait les matamores pour jeunes filles en détresse. Même s'il était encore plus mauvais dans ce beau rôle, qui ne demande pourtant qu'une certaine taille et un costume bien fait, le Capitan

éblouissait dans ce pays où le théâtre est une nouveauté. Au siècle dernier, les écoliers du séminaire n'ont monté *Le Cid* que deux ou trois fois et *Tartuffe* a été interdit par l'évêque. La foi catholique gagne en âpreté à tant s'éloigner de Rome, tellement que maître Auguste craint de ne pas pouvoir enterrer son Capitan au cimetière, car l'Église refuse la sépulture aux comédiens, c'est connu.

À force de penser à ce qu'il rapportait, à force d'évoquer sa sanglante sortie de scène, les comédiens d'Auguste ont fini par trouver au Capitan des mérites qui seraient vrais s'ils n'étaient posthumes. Mais le bien qu'on dit de lui n'est que passager.

Barnabé interrompt son boniment pour dire qu'il n'y a qu'à trouver un homme dont la belle figure plaira aux dames et aux messieurs ; on l'habillera des derniers haillons du Capitan, il suffira de lui souffler son texte à mesure comme on faisait avec l'ancien, et le tour sera joué. Le nouveau sera à coup sûr moins prétentieux, il ne viendra pas raconter qu'il a déjà joué à Versailles et qu'il a été dans le temps l'ami de Farinelli, etc. Ce serait déjà ça. On trouve l'idée bonne. Si je n'avais pas envie de faire le souffleur, je m'offrirais pour prendre sa place.

Ignace le Pantalon en a encore gros sur le cœur. Quand nous jouions *Le Mariage de Pierrot*, dit-il, le Capitan me donnait de vrais coups de bâton. Il a failli me dégoûter de ma vocation. Bien sûr que le public aimait son jeu, mais ses collègues, moi le premier, montraient des bleus pendant des semaines après. Une fois même, à Montréal, au cours d'une représentation qui traînait en longueur, je lui ai répliqué coup pour coup, et nous nous sommes battus pour de vrai. (Il oublie de mentionner que le parterre a tellement ri que le théâtre a fait la plus belle recette de la saison.) Bernard le montreur, qui ne dit pourtant pas grand-chose d'habitude, rappelle qu'avec ses manières brusques, le défunt endommageait tellement les

décors que les recettes passaient toutes à les remplacer. Et il ne faisait rien, il dormait tout le jour, quand il ne buvait pas comme un cochon.

La Jéricho est celle qui le regrette le moins. On a oublié son vrai nom à elle aussi. Elle en a des choses à dire sur le Capitan, des choses qu'elle disait de son vivant et qu'on faisait semblant de ne pas entendre parce qu'il était trop utile. Maintenant on l'écoute.

Elle s'emporte : le Capitan était un amant brutal qui préférait le rhum de Jamaïque à l'amour bien fait. Jamais un compliment, pas une fleur, pas un merci. Il prenait les femmes par derrière, debout, couchées, dans leur sommeil, n'importe comment, selon sa fantaisie, sans jamais demander la permission. Et il n'y avait rien qu'il n'aimait tant que de leur dérober leur deuxième virginité. Une fois même, insiste-t-elle, il m'a jouée aux cartes avec un officier. Heureusement, c'est lui qui a gagné ce soir-là car il avait au moins le mérite de savoir tricher sans se faire prendre. Comme tous les autres comédiens, du reste, pour qui gagner aux jeux de hasard est la moindre des adresses. Aussi ils ne jouent jamais ensemble.

Écoutant son témoignage, les comédiens soupirent, se rongent les ongles, chassent des mouches, cherchent à penser à autre chose pour éloigner le fou rire. La chasteté de la Jéricho est le sujet sur lequel on ne plaisante jamais parce qu'elle boude pendant des semaines après. Il y a du vrai et du ragot dans ce qu'elle dit, de l'imagination rancunière aussi, mais rien de vécu. Le Capitan, qui n'était pas regardant quand il avait ses bandaisons, n'a jamais voulu d'elle, Colombine ou Jéricho. Elle n'est pas laide pourtant. Un corps robuste qui passerait pour celui d'un homme sans la robe ; le visage grêlé ; c'est pour ça qu'elle se plâtre tout le temps les joues. Elle n'est belle que sur scène.

Quand la troupe s'est produite pour la première fois à Québec, Auguste l'a envoyée chez l'intendant demander la permission qu'il fallait pour monter les tréteaux. Il avait calculé que l'intendant, qui est laid comme un cul et qui pue comme, qui s'appelle Bigot en plus, serait encore moins difficile que le Capitain. L'intendant l'a écoutée fort aimablement et a signé l'autorisation sans rien exiger d'elle. En rentrant avec le permis de jouer, toute triomphante, elle a dit à la cantonade qu'on a bien tort de médire de ce monsieur Bigot, un gentilhomme qui a le respect des dames de qualité. Des actrices même.

Le seul qui le supportait, c'était Bernard le montreur d'ours. Le Capitain, qui n'était courageux qu'au théâtre, avait peur de lui autant que de son animal. Bernard est un hercule pourtant très doux, si gentil. Il n'a pas son pareil pour enseigner tous les tours imaginables aux bêtes : des chats, qu'il dresse à tirer des carrosses minuscules ; des corbeaux, à qui il montre des airs d'opéra ; et même des singes, à qui il fait jouer du violon. Qu'il dit. On l'a seulement vu travailler avec son ours, Télémaque, mais la règle dans la troupe est de se croire sur parole, de ne pas poser de questions sur le pays d'où l'on vient et sur ce qu'on sait faire. On garde ses doutes pour le moment où le beau parleur a le dos tourné. Ou alors on attend qu'il meure.

On ne dit jamais de mal du bon Bernard. Tout le monde l'aime, même la Jéricho qui a pourtant la dent dure. On adore le voir danser avec son ours, qui sait aussi gratter la guitare et faire des culbutes. Auguste ne l'a dit à personne, soucieux comme il est de ménager les susceptibilités de ses collègues, mais Télémaque est à son avis le saltimbanque le plus doué de la bande. Pour le gros prix, le maître accepte de se battre avec son animal, et c'est toujours lui qui gagne. Lui, le maître. Les foules raffolent de ces spectacles, les hommes surtout. Il arrive

bien sûr à des badauds de siffler ou de douter à voix haute ; le montreur invite alors les sceptiques à lutter avec Télémaque pour qu'ils voient d'eux-mêmes s'il a fait semblant. Personne n'ose s'avancer, et la foule jouit deux fois plus quand le détracteur retire ses paroles, humilié. C'est parfois Auguste lui-même, déguisé en bourgeois, qui fait le détracteur quand la foule est trop ébahie. Non, le Capitain ne dérangeait pas trop le montreur, sauf lorsqu'il s'en prenait à la pâtée de Télémaque, qui ne l'appréciait guère, lui non plus.

Toutes ces méchancetés vraies et fausses ne combleront jamais le vide laissé par le Capitain. Et ce n'est pas en le vilipendant qu'on va l'ensevelir. Ignace est allé aux renseignements : pas un prêtre ici qui ait entendu parler de l'ordonnance papale prohibant l'inhumation des comédiens, donc plus d'ennuis de ce côté. Ce que la foi gagne en éloignement, elle le perd par l'ignorance, un vrai bonheur. Reste le manque d'espace, problème insoluble. On refuse du monde au cimetière. Tous les soirs, on enterre des civils tués par des bombes perdues ou des soldats qui sont tombés dans des escarmouches. Comme si ce n'était pas assez, il y a des prisonniers anglais et des auxiliaires indiens qui meurent de maladie ; il y a aussi les déserteurs et les voleurs qu'on pend aux murailles de la ville. Où c'est qu'on va le mettre ?

On conserve le cadavre étêté du Capitain dans une caisse de bois qui contenait autrefois de la mélasse. La boîte ferme mal et il commence à puer. Il pue même plus que de son vivant, le chien sale, dit Ignace. Vraiment, il continue de nous faire des misères même mort, renchérit la Jéricho.

Il faut faire quelque chose, d'autant que, à cause de la disette des aromates, le Capitain risque d'empester bientôt toute la ville. Blaise le bourreau a une idée. La prochaine fois que le feu prendra à cause d'un bombardement, il n'y aura

qu'à le jeter dans l'incendie. Il brûlera bien comme il faut, ce qui serait plus propre que de le jeter dans le fleuve, et tout le monde sera bien débarrassé. L'idée a du bon, c'est sûr, mais on hésite tout de même. Chacun se sent diminué à la pensée de subir le même sort. Et puis ça fait trop enfer. Le Capitain avait une haleine de derrière, il était poltron, vantard, mais tout de même, est-ce qu'on ne pourrait pas faire un petit effort... Tout à coup, on trouve qu'il fait pitié, là, mort comme il est.

Ignace le Pantalon a encore gagné aux dés. Blaise n'a plus un sou, et pour retrouver ce qu'il a perdu, il propose aux comédiens de s'occuper de leur cadavre. Merci, c'est pas la peine, va-t'en maintenant, qu'ils lui répondent. Il fallait bien un bourreau pour penser à une chose pareille ! Nous demander de l'argent à nous en plus, non mais... Ils ne sont jamais gentils avec lui bien longtemps, ce qui le peine beaucoup car ce sont ses seuls amis.

Barnabé continue. Approchez, approchez... Il ne se fatiguera donc jamais, celui-là. Mais tout à coup, Télémaque l'ours, qui vient de se réveiller, se dresse et l'applaudit très fort, un truc que son maître lui a appris. Barnabé salue bien bas et s'arrête enfin.

Table des matières

LIVRE PREMIER

L'homme de paille 9

LIVRE DEUXIÈME

Le muet 91

LIVRE TROISIÈME

Le théogame 173



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN MARS 1998
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE AGMV MARQUIS,
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).

L'Homme de paille

En pleine guerre, la troupe de maître Auguste sillonne la Nouvelle France pour offrir au public les douceurs du théâtre.

Qu'importe que la Colombine soit une évadée de l'hôpital des sœurs grises et le Pierrot, un escroc repentí? On s'invente la vie qu'on peut en cette époque troublée.

Mais, quand la flotte anglaise se pointe en aval de Québec, les comédiens se trouvent pris au piège dans la ville assiégée. Aussitôt, ils cherchent à se mettre sous la protection d'un mystérieux capitaine, Benjamin de son prénom, dit Saint-Ours des Illinois, dit l'homme de paille. Venu des pays d'En-Haut, cet officier se peint la figure pour se mêler aux Abénaquis qui vont dévaster la Nouvelle Angleterre, pour la plus grande gloire du roi de France. Benjamin se fait reconnaître à l'effigie qu'il laisse partout où il frappe, une croix habillée en épouvantail, d'où son surnom.

Comme tout finit par finir, même le pire, les boulets cessent un jour de pleuvoir sur Québec, et la paix revient dans la colonie, où le roi d'Angleterre commande désormais à des sujets français. Le monde recommence. Chacun se cherche un nouveau rôle pour s'adapter à la situation. Une seule chose est certaine, personne ne se retrouvera là où on l'attendait.

Dosant savamment minutie et parodie, *L'Homme de paille* offre un portrait d'époque fascinant, tracé mine de rien par une plume impertinente, tout acquise au plaisir du texte.

Daniel Poliquin est l'auteur de plusieurs romans (dont L'Écureuil noir, Boréal, 1994, célébré par la critique) et de recueils de nouvelles. Il fait également une brillante carrière de traducteur.